L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS VENDREDI MATIN, 26 OCTOBRE 1883. 57me Année

Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. VENDREDI, 26 OCTOBRE 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition quotidienne.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les prix bas.

Edition du Dimanche.

Un an	$2 00

Bulletins Sous Spécimens.

Edition hebdomadaire.

Un an	$2 00
Six mois	1 00
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Uniforme dans l'intérieur.

Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'ABEILLE pour les annonces de ventes de propriétés par le bâtonnier de taxes d'Etat.

VENTES DE CE JOUR

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres à cinq, seulers et bredouins.

500 numéros de Chambres à Pension.—Par F. I. Redjon, aucunement, à midi, au jour sur la levée, au pied de la rue Lafayette. Voir l'annonce.

Les démocrates en Louisiane.

Nous ne nous sommes pas arrêté aux dissensions qui ont marqué la première séance du comité central démocrate de l'Etat. Tout en les regrettant, comme on regrette de voir le moindre petit nuage dans un ciel plein de promesses de beaux jours, nous ne les avons mentionnées que dans notre compte-rendu.

Nous ne nous y sommes pas arrêté et nous n'y avons pas attaché d'importance, parce qu'il ne nous est pas venu, il ne pouvait nous venir à l'idée qu'elles seraient ou durables ou sérieuses.

Nous nous refusions à croire qu'une question si facile à régler et que les délégués ont, en effet, si aisément résolue du moment où ils ont reconnu la nécessité de la conciliation, de concessions mutuelles—pût amener un différend fatal ou même nuisible aux conservateurs.

Le rétablissement du calme et le retour de l'entente cordiale ne nous ont donc nullement surpris.

Et pourquoi en serions-nous été étonnés?

La surprise ou le doute eût été, dans cette circonstance, un manque de respect au comité.

Il ne nous était pas permis de supposer, un seul instant, que les représentants du parti ne comprenaient pas la situation, et que, pour la satisfaction de sentiments étrangers aux véritables intérêts de leurs concitoyens, pour le triomphe de personnalités, ils compromettraient notre avenir politique.

Non, cela ne nous était pas permis. Le souvenir des pertes énormes que nous avons subies, des humiliations qu'il nous a fallu endurer, des obstacles inouïs que nous avons dû surmonter, pour nous délivrer de la fraude et de la violence—était encore trop vivace dans leurs cœurs. Ils savaient que la Louisiane se les rappelle, qu'elle est tenue de se les rappeler, non pas dans un esprit de haine ou de représailles—elle a donné trop de preuves de ses clémences pour qu'on l'en soupçonne—mais dans le but de se protéger, dans le but de prévenir les désastres de toute sorte qui l'ont frappée.

D'ailleurs, le moment était été mal choisi pour se quereller et se scinder. Ce n'est point après les victoires éclatantes des démocrates aux dernières élections; avec la presque certitude de victoires encore plus éclatantes, plus fructueuses; de l'installation de leur candidat au fauteuil présidentiel—que les conservateurs de l'Etat commettraient l'insigne folie de se désunir. Ils se sont déjà rendus coupables d'assez de maladresses, d'assez de fautes déplorables. Ils n'auraient pas voulu offrir au monde le spectacle de l'avenglement que leurs amis du Nord ont montré dans tant de cas.

La Convention qui siégera, dans le courant de décembre, à Baton Rouge, les trouvera unis et prêts à soutenir celui qu'elle désignera à leurs suffrages.

Le salut de la Louisiane est dans le maintien du parti démocrate au pouvoir, du parti démocrate corrigé de ses faiblesses, de ses abus, de son oubli de programmes, mais corrigé par lui-même, sans l'infusion d'éléments inacceptables.

Nous avons reçu, hier, la visite de M. John Abd-el-Nour, originaire de la Syrie, et qui est dans notre ville depuis quelques jours. Il est venu parmi nous, de New York, où il a demeuré après avoir habité la Californie.

M. Abd-el-Nour désire être employé, soit en Louisiane, soit dans un des Etats voisins, à la culture du mûrier, à l'élevage du ver à soie, au dévidage, au filage, enfin à tout ce qui se rattache à la sericiculture, dans laquelle il a une très grande expérience.

Il est muni d'un certificat de M. John T. Edgar, consul des Etats-Unis à Beirut; de plusieurs autres certificats, parmi lesquels nous citerons celui de la maison Surnock Frères (de Beirut) propriétaires d'une grande fabrique de soie, dont il était surintendant. Le consul, ainsi que les MM. Surnock, le recommandent à ceux qui auraient besoin de ses services.

Il croit que le climat de la Louisiane convient admirablement pour la sericiculture, et qu'avec l'aide de capitaux le succès ne serait pas douteux. On est prié de déposer à nos bureaux les lettres qu'on voudrait lui adresser.

A. Lemamne.—M. A. Lemamne a fait hier l'ouverture de ce nouvelle emporte au coin des rues Royale et St Pierre. Un parcil établissement manquait à cette partie centrale de la rue Royale, et le public ne manquera pas de lui faire fête. M. Lemamne est d'avance assuré d'une grande clientèle. Il faut dire aussi que c'est un véritable artiste dans son genre, et que c'il y des égaux il n'a pas de supérieurs à la Nouvelle Orléans. Les pâtisseries dans qu'il confectionne sont sans rivales: tous ceux qui s'approchaient ainsi ont encore souvenir de la rue de Chartres le savent déjà, et ceux qui l'ignorent encore peuvent aisément s'en convaincre.

Suivant une dépêche de Berlin, adressée à la *Gazette de Francfort*, l'empereur Guillaume a reçu dans ces derniers temps, de nombreuses lettres de menaces.

"Brown's Iron Bitters" sont un excellent remède pour les maladies des reins, les fièvres, la toux et la prostration nerveuse; ils soulagent qu'un en fasse l'essai.

On lit, dans le *Fanfulla*, Italie:

Ces jours-ci, le France a fait les frais de toutes les déplorammes et de toutes les violences de la presse. On dirait qu'il y a des gens qui veulent attiser le feu. L'incident du 29 septembre laisse intacte la France véritable, la France du bon sens et de l'activité. Laissons-la en paix. On bien vondrait-on une guerre, une croisade générale pour la supprimer? Ou ne veut pas, en vérité, qu'elle figure finalit l'Europe sans la France. Peut-être recommencerait-elle à une bataille dans à laquelle on a attaqué un ami, parce que, même coiffée, la France est ami de la civilisation. Souvenez-vous à deux fois!

La troupe de l'Opéra.

M. Défossez nous fait remettre le télégramme suivant que lui adresse son Agent de New-York.

New-York, 24 octobre 1883.

A. J. Défossez, Nile-Orléans.

Départ à 4 heures de l'après-midi. Tout le monde est à bord. Vaudeville est enchanté de recommencer la mer. On a retrouvé Mlle Rosier? Lestellier part ce soir par chemin de fer et se charge des malles de celle-ci. Mlle Villanova restera jusqu'à vendredi à New York où réside sa famille. Elle partira ce jour-là pour la Nouvelle-Orléans.

E. G. Cotta.

Nous l'avons déjà dit à nos lecteurs, Mlle Villanova, la *Falcon* de la troupe nouvelle, est une Américaine de New York, où elle devait naturellement demeurer quelques jours afin de revoir les siens.

Quant à la phrase laconique du télégramme: "On a retrouvé Mlle Rosier," en voici l'explication. La première danseuse qui voulait utiliser les quelques heures dont elle disposait pour voir les principaux quartiers de New York, s'y était perdue, paraît-il, et n'est après bien des recherches qu'on a pu la retrouver à temps pour l'embarquement. Mais, croyez le, on ne se désagrèment jamais en scène.

L'ABEILLE DU MONT CARMEL.—C'est demain soir qu'a lieu le Festival—car c'est un véritable—donné à cet Abeille, où à toute heure, sans relâche, se fait de la religion pratique, se multiplie le bienfait sous toutes les formes.

Nous le répétons, il y a dans cette pieuse institution près de deux cents orphelines, aux besoins matériels desquelles on pourvoit, et qui reçoivent aussi l'éducation et par l'entremise de professeurs dont le mérite égale la tendresse.

Que la salle de l'Opéra soit donc pleine dans toutes ses parties, afin que, lundi, quand les deux représentations auront lieu, toutes ces voix d'enfants élèvent vers Dieu l'hymne de leur gratitude et demandent des bénédictions sur qui leur auront donné leurs sympathies et leur aide. Ce concert là, ce concert des voix enfantines, Dieu l'écoute toujours. C'est de la musique du paradis.

THEATRE ST-CHARLES.—Ne négligez pas les *Kerry's Minstrels*, les noirs vaillant demain, et nous n'aurons plus l'occasion de les revoir, cette saison du moins. Ils sont de ceux que se disputent les directions de théâtre. Lés par de nombreux contrats, ils ne peuvent démeurer que peu de jours en chaque ville.

Tous ceux qui ont assisté aux représentations qu'ils viennent de nous donner reconnaîtront que jamais leur troupe ne fit aussi complète ni aussi riche en sujets saillants.

Quant à leur répertoire, il est immense et toujours amusant; c'est le meilleur éloge que nous puissions faire de *Minstrels*.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Le succès de la troupe du Madison Square Theatre va grandissant ici. Cela ne pouvait être autrement; le mérite réel a son autorité; qui finit par s'imposer. Il faut doublement louer ces artistes, car, grâce à leur interprétation, à leur jeu sympathique, ils doublent la valeur d'*Esmeralda*. Ce soir et demain on pourra encore entendre cette œuvre, et puis la troupe nous quittera. Elle va laisser en notre ville le souvenir le plus flatteur.

Nous espérons que ces trois dernières représentations lui vaudront un succès plus accentué encore, car plus on l'entend, on la voit, mieux on la goûte. C'est le propre de la vraie valeur artistique.

MUSIQUE NOUVELLE.—Nous recevons de Paris une romance: *Personne à la lune*, paroles et musique de Mme Auguste Coupey, auteur de l'*Orphéline de Gênes*, roman dont elle a tiré les paroles nous lesquelles elle a écrit une mélodie simple, mais toute gracieuse, toute franche, qui a dû venir d'un jet.

Mme Auguste Coupey, littérateur et musicienne, avait déjà donné à son éditeur de Paris, M. Chatot, plusieurs romances qui ont été remarquées. Nos remercîments pour son envoi.

RESTAURANT VOORHIES.—Nous nous faisons un plaisir de recommander ce nouvel établissement tenu par M. Voorhies. Dans ce vaste local vous trouvez un restaurant très confortablement installé, avec bon service, bonne cuisine, cave où figurent toutes les marques et prix *extrêmement* modiques. Nous serions bien étonnés si cet hiver ce restaurant ne devenait pas un rendez-vous très fréquenté.

N'oublions pas de dire qu'il y a toujours à cet établissement du lait et du fromage à la *crème* de premier ordre.

Double entrée 14 rue Royale et 19 Passage de la Bourse.

Il s'élève, en ce moment, à Knoxville, Tennessee, des bâtisses, édifices et résidences qui coûteront plus d'un million de dollars. Des capitalistes du Nord vont y faire construire un grand hôtel de plus de $100,000.

Le *Foyer Créole*, paraîtra St Jacques, Louisiane, du 22 octobre:

Depuis mercredi dernier, la pluie nous arrive presque chaque jour et tout au n'étant pas assez abondante pour remplir les viviers, néanmoins, elle dort à détremper les chemins et à les rendre tant soit peu boueux.

Il est une chose notoire, c'est qu'on se fatigue bien plus vite de la pluie que du beau temps, et selon les apparences Jupiter Pluvius semble être bien disposé à nous faire regretter les beaux jours de soleil que nous avons eus.

En attendant la température est agréable, et les froids ordinaires à cette époque ne se sont pas encore fait sentir. Certains prédisent même qu'il n'y aura point du tout de gelée cet hiver. Ils donnent pour raison que le vent était frais aux au moment du changement de la saison, et que la direction du vent ce jour là sera sa direction générale pendant les six mois à suivre.

Quant à nous, de crainte d'avoir à étudier cette prophétie au coin du feu, nous prenons nos précautions et les conseillons à nos lecteurs.

—Les sucreries fument sur bon nombre d'habitations, et les nouvelles que nous recevons du rendement, continuent à être encourageantes. Ainsi M. Emile Bourgeois a roulé 14 arpents de souches qui lui ont donné 28 boucaults. Sur l'habitation de Mme Wetham on obtient une moyenne de 1100 livres avec des cannes fort petites. MM. Kent & Mc Cann ont roulé des souches de deux ans qui ont profité 1500 livres l'arpent. Comme on le voit, ce résultat est très beau et prête à croire que malgré les temps peu propices, St-Jacques produira une quantité de sucre assez considérable, cette année.

—Nous avons reçu des échantillons de sucre de l'habitation de Mme Vve Wetham et les connaisseurs auxquels nous avons eu occasion de les montrer les ont trouvés superbes.

Ce sucre, fabriqué au vacuum pan et classé comme "yellow clarified," a un grain net et régulier et une couleur qui ne laisse rien à désirer.

Nous félicitons notre jeune ami M. Florian Hébert, qui occupe la position de *cuisinier* sur cette habitation, de ce succès, dont il a tout droit d'être fier.

BUSHWICK, O.—Dr. A. Pass, dit: "J'ai pris ceci "Brown's Iron Bitters" dans plusieurs cas, et j'en ai obtenu de bons résultats."

Population des Etats-Unis, 50,150,000; Grande Bretagne, 34,505,000; France, 37,166,000; Allemagne, 45,367,000; Russie, 82,400,000; Autriche, 22,175,000.

Richesse des Etats-Unis, $35,000,000,000; Grande Bretagne, $45,000,000,000; France, $40,000,000,000; Allemagne, $25,000,000,000; Russie, $15,000,000,000; Autriche, $14,000,000,000.

Dette des Etats-Unis, $1,800,000,000; Grande Bretagne, $2,900,000,000; France, $4,000,000,000; Allemagne, $900,000,000; Russie, $2,000,000,000; Autriche, $2,000,000,000.

Dépenses des Etats-Unis, $267,000,000; Grande Bretagne, $415,000,000; France, $650,000,000; Allemagne, $150,000,000; Russie, $60,000,000; Autriche, $270,000,000.

AU TONKIN.

Français et Annamites.

Voici la seconde partie des remarquables renseignements sur la prise des forts de Hué qu'une communication spéciale nous avait dit le *Figaro*, permis de publier il y a une quinzaine de jours. Dans à un spectateur qui a été mêlé au acteur de cette héroïque aventure, ces notes ont la saveur spéciale des choses vues et vécues; celles d'aujourd'hui nous ont particulièrement frappés par l'intérêt et le recul des scènes. Nos lecteurs auront comblé nous un pensent et un derrière dans l'anonyme du "Compagnon Blanc de l'*Annam*."

(L'auteur de l'ancienne récit qu'on va lire et que le *Figaro* s'abtient de nommer, est le Sentinant Lon-on Vinad, qui fait partie de l'état-major de l'*Atalante*. Arrivée de premier ordre, il a publié d'admirables remises matrimes, et entre autres (sous le pseudonyme de Pierre Lot) *Mon Frère Yves*, qui paraît dans *L'Abeille* depuis quelques jours.—*Editeur de L'Abeille*.

La Prise de Hué.

Dans le campement des marins de l'*Atalante*. Nuit du 20 août.

Sept heures du soir.—Déjà la nuit.—Près d'un point fou qui bâte par terre, deux officiers de l'escadre sont assis dans des fauteuils dorés, dans de forme asiatique, n'est dans l'ensemble d'un *fort*, c'est le sable, un million de débris, de tessons, de lambeaux quelconques.

Derrière eux, une tente qu'on a faite à la hâte avec les premières choses trouvées sous la main: vieilles voiles, lambeaux de pavillons jaunes ou de ceintures de soie;—le tout soutenu par des lances, des avirons cassés, des bambous, ou des hampes d'étendard bariolées d'or.—Des matelots vont et viennent dans l'obscurité,—un marsouin pour se composer un souper;—tout pas ne font pas de bruit sur ce sable, et ils ne sont guère non plus—l'ont une espèce de calme un peu lourd qui s'est fait partout, en eux-mêmes comme ailleurs, à la tombée de cette nuit.

Ces choses presque sémptueuses, cette tente et ces lances, ces dorures au milieu des ces désarrois, tout cela prend, avec le soir, un faux air des scènes du passé, un faux air des pillages, des invasions de l'Asie ancienne.....

Et les deux officiers qui sont là, dans leurs fauteuils de cour, se communiquent cette impression qui leur est venue; ils se le disent, en riant d'eux-mêmes, naturellement, en tournant en plaisantant leur idée, par habitude de toutes les situations et par esprit moderne de tout gouailler. Dans le fond, ils éprouvent bien un peu tout-là, qui les chatouille un peu: veillée dans quelque camp d'Attila ou de Tchengis.... Et de fait, le rapprochement est juste; l'époque est changée, les mots aussi;—mais la chose en elle-même est restée pareille.

Impossible de causer gaiement. On ne sait pourquoi, le silence revient. On pense à toute cette région déjà noire, qui entoure les murs bas du fort, et où sont éparpillés des morts à grande chevaux.... Vraiment, ces longues chevelures rudes donnent à cet ensemble de soldats des physionomies très particulières.

Dans ce silence et ce repos, mille choses vous reviennent en tête; on a la conception très nette de tout, on est obsédé maintenant par l'horrible de ce qu'il a fallu faire.

La journée a été rude. On reprend lentement, heure par heure, cette succession de souvenir.

D'abord, ce débarquement plein d'incertitude, au petit jour, au milieu des brisants de la plage; les matelots, dans l'eau jusqu'à la ceinture, secoués par les lames, trébuchant, mouillant leurs munitions et leurs armes. Mauvais début. Et puis, tout le monde était arrivé au complet sur le sable, malgré les balles et la pluie de bombettes que des gens invisibles, cachés derrière des dunes, lançaient d'en haut. Vite, on avait commencé à monter et à courir en gardant un silence de mort. Et puis, tout à coup, dans une ligne de tranchée, merveilleusement établie, qui semblait entourer toute la place qu'ils, on s'y trouvait des gens qui guettaient, tapis comme des rats sources dans leurs trous de sable; des hommes jaunes, d'une grande laideur, étiques, dépenaillés, misérables, à peine armés de lances, de vieux fusils rouillés, et coiffés d'abat-jour blancs. Ils n'avaient pas l'air d'ennemis bien sérieux; on les avait presque tous tués là sur place, au milieu de leur effarement, à coups de baïonnettes.

Quelques-uns s'étaient enfuis vers le Hué, laissant tomber leurs provisions, leurs petites paniers de riz, leurs chiques de bétel. Ceux qui avaient la poitrine crevée saignent d'une manière profonde et horrible, en vomissant leur sang dans le sable. Un, qui avait dans la bouche la baïonnette d'un matelot, mordait cette pointe, la serrait de toutes ses forces, avec ses dents saignantes qui crissaient contre le fer,—pour l'empêcher d'*entrer*, de lui crever la gorge. Mais le matelot était fort, et ses dents s'étaient cassées; la pointe, sortie par la nuque, l'avait cloué dans le sable. On tuait presque gaîment, déjà grisé par les cris, par la couleur, par la chaleur du sang. Et tout cela qui s'était passé très vite, très vite, en quelques secondes, défilait maintenant en souvenir, avec une lenteur et une netteté de détails qui étaient sérieuses.....

Ensuite le commandant supérieur du corps de débarquement avait donné l'ordre à cette compagnie de l'*Atalante* de monter tout au bout de la dune et de s'emparer du fort de droite, sur lequel flottait le pavillon jaune d'Annam.

On était monté à la course toujours, un peu en désordre; les matelots lancés pillaient comme des enfants. Puis brusquement ils s'étaient arrêtés, reprenant de deux pas.... Une nouvelle tranchée, remplie de têtes humaines!.... Toutes ces figures venaient de surgir à la fois, zone une rangée de chapeaux chinois de forme plat-jour; leurs petits yeux à coins rétroussés regardient avec une air presque fauve et farouche, dilaté par une vie intense, par un paroxysme de rage et de terreur.

C'étaient ceux-ci qu'on avait aperçus, de l'escadre, et qu'on suivait anxieusement, de la-bas, au bout des longues-vues.

Ils ne ressemblaient plus du tout aux pauvres hères de la tranchée basse; s'étaient des hommes très beaux, vigoureux, trapus; des têtes carrées, militaires, vraies têtes de Hunns, avec des cheveux longs et des petites barbiches pointues à la Mongole. Correctement équipés, portant leur provision de balles dans de petits paniers de jonc passés au bras, comme des ménagères qui vont au marché; ils restaient là, hagards le passage, attendant, ne disant rien et ne bougeant pas,—c'étaient les soldats réguliers d'Annam,—et ils devaient être braves, pour avoir tenu depuis hier sous ce feu terrible des obus.

Mal armés, il est vrai; mais qu'importe? Ils avaient pu voir cela à première vue! des lances ornées de touffes de poils rouges, de grands sabres affreux, emmanchés sur des hampes, et des fusils à pierre, la bajonnette au bout.

Un instant d'hésitation et de peur chez ces grands enfants étourdis—les matelots;—la surprise, sans doute, la surprise de ces têtes jaunes, de ces physionomies jamais vues, et rencontrées la face à face, émergeant de leur fossé de sable.

C'est grave quand cela prend, ces peurs-là.... Les hommes d'Annam s'étaient redressés davantage, comme prêts à sortir de leurs trous. L'instant devenait suprême. Ils étaient à peine trente, eux, les premiers montés, en présence de tout ce monde jaune; les autres restaient encore à mi-côte, trop loin pour les soutenir.

Et précisément, malgré leurs airs de grands garçons et leurs moustaches cerées, ces matelots de la section de tête étaient des très jeunes, presque tous des enfants d'une vingtaine d'années, pêcheurs bretons, qui avaient quitté leur village au printemps dernier et n'avaient jamais vu pareille fête.—On leur avait parlé des chasses-trapes, des trous garnis de pointes que les Chinois dissimulent sous les pas: et leur avait même donné des cordes à nœuds, et leur expliquant le jeu de ces pièges et la manière d'en sortir. Et ces choses leur revenaient à l'esprit, avec la tête de commandant Rivière plantée au bout d'une pique, et la mort des prisonniers suppliciés..... Qui, ils avaient bien vraiment un peu peur.

Le lieutenant de vaisseau qui commandait cette compagnie de l'*Atalante* s'était mis à leur crier: En avant! à leur dire très vite une fois de chosen pour les entraîner. Il avait aussi lui un brave accent-maître de manœuvre, appelé Jean-Louis Balocs, qui avait déjà guerroyé en Chine, et qui, lui, cherchait à entraîner l'aile gauche par une rapide et bizarre harangue de matelot.—Et les têtes qui regardaient derrière la tranchée écarquillaient leurs petits yeux obliques, hésitant encore, se demandant et le moment était bien venu de se ruer sur ces Français...

Tout cela, qui est très long à dire, n'avait pas duré deux minutes.—Mais, de l'escadre, on avait vu aussi ce mouvement d'hésitation, et on l'avait suivi avec une poignante inquiétude.

Enfin, tout d'un coup, les matelots avaient été enlevés par je ne sais quelle parole meilleure, quel sentiment de rage ou de devoir.—Ils s'étaient jetés en avant, tête baissée, avec des cris sourds les gens d'Annam.

Ceux-ci s'étaient attendus à une attaque à l'arme blanche, ayant vu briller les baïonnettes des Français. Mais nous, les "magasins" des fusils étaient chargés et ce fut un "feu à répétition", un de ces feux rapides, foudroyants, des "Kropatschek", qui s'abattit sur eux comme une grêle.

Ils tombaient en faisant voler du sable, et maintenant ils avaient trouvé ces aussi des voix aiguës pour crier; ils s'affaissaient, ne servaient plus se servir de leurs lances; cette rapidité de nos armes leur jetait une immense stupeur. Non, ils n'avaient rien imaginé de pareil: des fusils encore plus effrayants et d'un jeu plus mystérieux que les canons d'hier!... Alors ils avaient été prie de cette terreur sans nom des choses incompréhensibles, fatales, contre lesquelles on sent qu'il n'y a rien à faire, et la panique des fêtes routes avait commencé à les gagner lorsque une traînée de poudre.

Ils fuyaient en criant, se renversant les uns les autres dans leur tranchée étroite. Et les matelots, la petite poignée d'hommes, tout à fait enfévrés à présent par la fumée, par le soleil, par le sang, couraient, après, baïonnette dans les reins,—et montaient toujours.

En quelques secondes, on était arrivé tout en haut des dunes, devant le fort. Des soldats à têtes de Hunns, qui le gardaient, penchés derrière les talus, en étaient sortis par un mouvement brusque, comme des diables qui sentent d'une boîte, et avaient fait feu à bout portant. Par une de ces chances extraordinaires, comme nous en avions eu matin-là, ils n'avaient blessé personne, et tout de suite ils s'étaient sauvés en décordre, gagnés eux aussi par la contagion de la peur.

Alors le lieutenant de vaisseau commandant, aidé toujours du second maître Jean-Louis Balocs, avait arraché le pavillon noir du mandarin, et hissé à leur place celui de France. Ce fort était le point culminant de la presqu'île; on l'avait immédiatement aperçu de partout, et les Annamites, de la pointe, et du pied de l'escadre, les matelots, qui étaient à ce moment très expansifs, l'avaient salué par des cris de joie. C'était-le premier, flottant sur cette terre de Tu-Duc; on n'était rien et c'était beaucoup;—un signe d'espoir, visible là pour toute la petite troupe française, et pour ses autres, le présage de la défaite.

Du haut de ce fort, où les hommes du *l'Atalante* venaient en courant en grouper, on voyait de loin tout le corps de débarquement, le compagnie du *Bayard*, l'artillerie, l'infanterie de marine, les *matas* indigènes se masser sur les dunes pour commencer leur grand mouvement d'ensemble vers les forts du Sud. On entrait cela du côté de l'est; mais on avait surtout à s'occuper des fuyards de la tranchée, qui tâtonnaient tous sur l'autre versant de sable, du côté de l'intérieur de la grande lagune.

On en avait tué beaucoup, presque au vol. Mais ils étaient si nombreux à gauche, dans un village qui était là, au pied du fort. Un village très riant sous le soleil, avec des maisonnettes blanches bariolées à la chinoise; avec de beaux arbres exotiques et de jardins fleuris; avec des pagodes anciennes, aux murs ornés de faïences de mille couleurs, aux toits tout hérissés de monstres.

Oh! les malheureux fuyards! .. L'instant d'après, ce village flambait. Un obus de l'escadre était tombé au milieu, instamment des maisons de paille.... Murailles de planches peintes, fines chaumes pentes de bambous, cloisons de rotins à jours, tout cela s'était allumé presque à la fois; les flammes passaient d'une maison à l'autre si vite qu'on n'avait pas le temps de voir courir.

Autour de ces feux, il était se passer de curieuses choses. Mais ils sont très lointains, et du bord on ne peut rien voir. Il devient nécessaire de changer le point de vue; nous le transporterons dans le Sud, au campement des marins de l'*Atalante*.

Le *Temps* du 11 octobre;

Bien présente encore il y a quelques semaines, confinée qu'elle était dans l'enceinte de quelques villes fortifiées, la domination française au Tonkin s'étend aujourd'hui d'une façon incontestée sur une superficie qu'égalise à elle seule les sept dixièmes de la population totale du pays. Les rencontres de toute nature de cet important périmètre sont désormais à la disposition de l'autorité française bien plus complétement qu'elles n'étaient il y a quelque temps à la disposition des envahisseurs chinois. Le gage dont ceux-ci s'étaient emparé par ces incertitudes plus ou moins avouées et avouables est remis en nos mains par ces mêmes intermédiaires.

A moins d'être complétement prévenu, il est impossible de ne pas reconnaître que la face des choses a changé à notre avantage, et qu'elle donne maintenant à nos négociateurs avec bien vis-à-vis des prétentions chinoises que vis-à-vis de l'opinion publique française des éléments de force qui leur faisaient défaut jusqu'ici. Un semblable résultat valait bien qu'on fît preuve vis-à-vis des routiers qui tenaient la campagne en amont de [illegible] une condescendance semblable à celle que les Anglais n'ont point dédaigné de témoigner aux chefs les plus compromis du mouvement égyptien.

Ce qu'il importe maintenant, c'est que la Chine acquière la conviction que nous sommes en mesure de conserver ce que nous avons occupé. Il faut qu'elle sache que ses tergiversations, ses procédés dilatoires, loin de rendre sa position meilleure, ne feront que diminuer l'étendue et la valeur des concessions que nous pouvons être disposés à lui faire. Il faut rompre résolument avec une des traditions les plus funestes de notre histoire coloniale, et faire entendre clairement que nous pouvons protéger désormais quiconque, après avoir reconnu notre autorité, se sera compromis sur la foi de nos promesses. On ne doit point revoir des faits tels que l'abandon à Abd-el-Kader, par le traité de la Tafna, de son alliée Kouïdji de Tlemcen, et celui plus humiliant et plus cruel qui fut consommé en 1874 au détriment des auxiliaires tonkinois de Francis Garnier. C'est cette décision que l'arrivée des renforts actuellement en route pour le Tonkin rendra évidente aux yeux de tous: amis et opposés.

La Chambre des députés de France est saisie d'une question que les populations industrielles du pays voudraient voir résoudre sans retard: celle de la responsabilité des patrons en matière d'accidents de fabrique. La proposition de loi qui en est saisie pour l'ordre du jour, nous apprend qu'elle fait aujourd'hui partie du cabinet et avait, dit un grand organe de Paris, le mérite assez rare de cette titre un projet bien conçu, complet, formant une base de discussion sérieuse. La première délibération ne s'est trouvée qu'ébauchée; la commission compétente a été chargée d'entendre M. le ministre du commerce et l'auteur de la proposition; un nouveau rapport a été déposé, et la chose en est restée là. Cette question des accidents de fabrique est pourtant capitale pour les ouvriers, que la jurisprudence ne protège non plus que le code civil et qui, s'ils obtiennent parfois des dommages-intérêts élevés, n'ont généralement que les indemnités dérisoires en égard à l'étendue du préjudice subi.

La République Française:

Il faut cependant que l'intransigeance soit pénétrée jusqu'à l'os, puisque, même lorsque on se trouver en posture d'exercer le pouvoir et de diriger la politique de la France. Quelques-uns de ces doctrinaires d'ameublissement ne suffisent pas à constituer un parti du gouvernement dans un pays comme la France. M. Henry Maret est son ami est encore beaucoup à travailler avant de peser d'un poids sensible dans l'Etat; ils ont beaucoup de progrès à faire et de problèmes politiques à résoudre avant de se flatter de bouter la France intransigeante comme eux. Un petite groupe d'hommes peut peser en intransigeant vis-à-vis du pays, s'il trouve du plaisir à ce rôle; mais on n'a jamais vu et l'on ne verra jamais le suffrage universel jouer l'intransigeance envers lui-même.

Lord Coleridge, le fameux juriste anglais qui se trouve maintenant en Amérique, déclare que les Américaines sont beaucoup plus jolies que leurs sœurs d'Angleterre. Un grand nombre de ses compatriotes ont fait cette découverte avant lui; et la preuve, c'est que, de temps en temps, quelques-une d'entre eux offrent à nos Mises leurs titres, leurs fortunes et leurs noms.

Monsignor Cassi a aussi beaucoup décrié la beau sexe américain, mais, au point de vue intellectuel, plutôt qu'au point de vue physique.

Les Dames américaines, dit-il, sont beaucoup plus instruites, beaucoup mieux élevées que les hommes. Il explique ainsi le fait: Pendant que les garçons entrent dans un magasin, dans une industrie, dans un bureau, pour y gagner de l'argent et tâcher de faire fortune, les jeunes filles restent chez elles pour étudier.

C'est un double hommage que rendent aux Américaines un des jurisconsultes les plus distingués et une des lumières de l'église catholique d'Angleterre, en leur accordant la palme de la beauté et de la supériorité intellectuelle.

Les femmes ont souvent joué un rôle important dans la politique, aux Etats-Unis, depuis Mme Madison jusqu'à Mme Stephen A. Douglas. Mme Sprague a presque réussi à faire son père Président et il n'en est faite de bien peu que Mme Williams n'installât son mari sur le siége du Président de la Cour Suprême.

Nous lisons, dans la *République Française*, du 9 octobre:

Le pèlerinage laïque italien a été reçu hier par le pape à la basilique vaticane. Le pèlerinage comptait 8,000 personnes, dont beaucoup de Romains. Le pape, à son arrivée, a été accueilli par des vives acclamations. Le comte Vincino a lu l'adresse. Le pape a répondu que le pèlerinage actuel complétait celui des catholiques qui a eu lieu il y a quelques jours et attestait que la meilleure partie de la population italienne marche sur les traces de son clergé. Léon XIII, après avoir reponcé vivement l'accusation d'après laquelle la papauté serait l'ennemie de l'Italie, a continué ainsi:

"En réalité, les sectaires veulent frapper l'Eglise dans son chef en lui enlevant ce qui constitue la défense de sa liberté et en lui rendant impossible l'exercice de l'autorité spirituelle. Il y a quelques mois, on a pu impunément, à Rome même (à l'occasion de l'anniversaire du 20 septembre 1870), proclamer que pour donner la vie à l'Italie il fallait abolir le catholicisme; on a pu dire que l'occupation de Rome était le premier pas vers la désorganisation de l'Italie. Cela, dit-il Léon XIII, serait une infamie; ce serait la source des plus grandes calamités pour l'Italie. Employez-vous à prévenir ces malheurs en vous montrant catholiques de fait, ouvertement, en profesant, en vous inspirant la conviction que le pape ne peut pas être libre s'il n'est pas indépendant et en pleine profession de tous ses droits."

Le pape, en terminant, a recommandé la dévotion de Rome dont on célébrait la fête hier. Le pape, à sa vorbe, a été salué par de nouvelles acclamations.

Que penser d'un comité où vivent trois vieillards dont les âges additionnés forment le chiffre modeste de 336 ans? C'est pourtant ce qui existe dans le comté de Baldwin, Alabama. Les trois vieillards sont Sylvia Lambert, 113 ans; Mary English, 110 ans et Peter Hall, 113 ans.

Les chiffres provisoirement de l'officier de l'état civil du comté, un homme d'une intégrité dont personne ne s'aviserait de douter dans le pays. Il est lui-même un vieillard remarquable, de plus de 80 ans. Il est droit comme un I et d'une activité infatigable. Il considère comme une bagatelle de faire ses 36 milles à cheval pour aller marier un couple, puis revenir souper chez lui. Alonzo Howard, âgé de 87 ans, qui vit encore dans le village d'Howards, qui porte son nom.

On écrit, de Port-Said, le 4 octobre, que les transports de l'Etat le *Tonkin* et le *Bien-Hoa* sont arrivés le 3 octobre: le premier, avec 900 tirailleurs algériens et 600 hommes de la Légion étrangère; devait reprendre la mer le 4 au matin; le *Bien-Hoa*, avec environ 1,000 tirailleurs algériens, était reparti le 4 à midi pour le Tonkin.

Les troupes paraissent en excellent état et animées du meilleur esprit. La colonie française, en l'absence des députés de la nation, tous deux en congé, n'a malheureusement rien fait pour faire officiellement le passage des braves soldats; cependant, un des principaux résidants français a prié les officiers de terre et de mer d'accepter un punch pour la soirée du 4.

Le passage de ces troupes d'Afrique a fait sensation à Port-Saïd; tous les résidants français se disaient que, si l'an dernier, les cinq grands transports d'Italiens qui s'étaient rendus dans le canal avec un pareil chargement, il n'y aurait pas eu de Tel-el-Kébir.

On annonce, à Mulhouse, la fondation d'une nouvelle institution de prévoyance qui se rattache au nom de M. Frédéric Engel-Dollfus, le grand industriel que l'Alsace vient de perdre. Mme veuve Engel-Dollfus a donné, en souvenir de son mari, la somme de 200,000 fr. aux employés de la maison Dollfus-Mieg et Cie, dont M. Frédéric Engel-Dollfus avait été le chef pendant de longues années. Cette somme devra servir de premier fonds pour la création d'une caisse de retraite en faveur des employés de la maison. MM. Alfred Engel, Engel-Gros et Gustave Dollfus, associés de la maison Dollfus-Mieg, ont également donné 200,000 fr. dans le même but.

Cette nouvelle institution, qui répondra à une des dernières préoccupations de M. Frédéric Engel-Dollfus, clora dignement la longue série de créations utiles que la ville de Mulhouse doit à ce grand citoyen.

M. Ferdinand de Lesseps vient d'adresser la lettre suivante aux souscripteurs des 600,000 obligations émises le 30 octobre 1883:

M

Je suis heureux de pouvoir vous faire connaître qu'avec le concours des grands établissements de crédit, et sans aucune intervention de la spéculation financière, la souscription aux 600,000 obligations émises le 3 octobre courant a été plus que couverte.

Un pareil résultat, dans les circonstances actuelles, apporte à l'entreprise du percement de l'isthme de Panama une force considérable.

Au nom du conseil d'administration, et en mon nom personnel, je remercie tous ceux qui, répondant à mon appel, et grâce au patriotisme de la presse française, ont, par leur souscription, assuré l'achèvement rapide d'une œuvre destinée à réaliser, à son tour, toutes les promesses du canal de Suez.

Veuillez agréer, M., l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le président directeur des Compagnies de Suez et de Panama, Ferdinand de Lesseps.

Paris, le 8 octobre 1883.

Le Journal l'*Autonie* publie la lettre suivante:

Château d'Ku, (Seine Inférieure), 25 septembre 1883.

Monsieur,